

Après un moment de profonde introspection, une première question, fondamentale, m'assailit: qui étais-je...?

J'en demeurai terrassé de perplexité et d'angoisse. Je ne savais pas. J'ignorais mon identité. Je me dis qu'il devait certainement y avoir une explication rationnelle à cette lacune d'information. Je devais être encore à moitié inconscient. Voilà, c'était cela. Je n'étais pas encore complètement réveillé, et c'était pourquoi je ne savais pas exactement qui j'étais. Tout à l'heure, lorsque je me serais relevé, je me rappellerais tout, et tout cela n'aurait été plus qu'un souvenir amusant. Il était reconnu que dans un état de somnolence accentuée, une personne pouvait confondre des réalités élémentaires. Il n'y avait là vraiment pas de quoi dramatiser.

Ce raisonnement d'une logique pourtant irréprochable ne me leurra pas. Malgré un léger engourdissement qui m'attachait à mon confortable matelas, je me sentais parfaitement conscient et

alerte, surtout dans ma tête. J'avais largement récupéré. Mon état ne pouvait donc justifier une aussi effrayante incertitude. Enfin, il y avait toujours quelque chose d'inquiétant lorsque quelqu'un se demandait sérieusement qui il était. En tous cas, je renonçai momentanément à trouver une réponse à cette première question, et je passai sans plus tarder à une seconde interrogation existentielle : où étais-je ?

Il devait en principe être plus facile de trouver une réponse à cette question, puisqu'elle se situait sur un plan plus matériel. Cependant, là encore, je me perdis en conjectures. Mon esprit tournait à vide. Cette cabane dégarnie ne pouvait quand même pas être ma maison. Personne, même sans identité définie, ne pouvait vivre dans un lieu pareil. Il fallait donc trouver une autre explication. Je m'y appliquai.

Une prison ! Cette hypothèse s'imposa brusquement à mon cerveau

de plus en plus affolé. En effet, cette pièce nue, carrée, cette construction rudimentaire, ce matelas comme unique élément de confort, ce manteau trop ample, tout cela évoquait un univers d'isolement forcé, de réclusion.

L'éventualité d'être enfermé me secoua, et je fus debout en un rien de temps. Dans mon emportement, je m'étais relevé trop vite, et un voile noir se mit à danser devant mes yeux et me fit vaciller. Je m'appuyai vivement à un mur pour ne pas tomber et, peu à peu, la brume opaque qui avait recommencé à envahir mes sens s'estompa, puis se dissipa tout à fait. Alors, je cherchai la porte.

La cabane était construite d'une manière tellement uniforme et quelconque que je mis un moment avant de la trouver. En effet, ce n'était pas à proprement parler une porte, mais plutôt une partie de cloison découpée et munie de charnières, d'une serrure et d'une poignée. L'architecte qui avait conçu cette boîte devait avoir autant

d'imagination qu'un escargot
rhumatisant.

Je restai un moment pensif
devant la porte, puis j'avancai
prudemment ma main crispée pour
saisir, méfiant, la poignée. Je tournai.
Ça s'ouvrit. Ce n'était donc pas une
prison. C'était déjà ça. Je poussai la
porte et sortis.

Le froid m'agrippa par les
poumons et me coupa le souffle. Je
resserrai autour de moi les pans de mon
manteau et me mis à respirer à petits
coups. Bientôt je m'habituai à la
température et, ayant repris haleine, je
regardai autour de moi. Il faisait nuit.

Rien. Un large terrain vague. Et,
au loin, des lumières. Pourtant, ces
quelques données me permirent de
déterminer - au moins d'un point de vue
global - où je me trouvais. Ce flot
ondulant de lumières multiformes et
multicolores, ce mouvement nocturne
élégamment orchestré, la croix de
l'Oratoire fièrement tendue dans la nuit
vers un ciel frémissant d'étoiles, le

bâtiment principal de l'Université glorieusement illuminé sur la colline, le phare de la Place Ville-Marie caressant de ses feux tournants les horizons infinis, guidant les âmes vagabondes vers le havre du Centre-Ville et les plaisirs de la nuit...

Montréal... J'étais à Montréal. On ne pouvait pas s'y tromper. D'ailleurs, un vent glacial balayait tout doute sur ce point. Un froid pareil, ça ne pouvait exister qu'à Montréal. Un froid pénétrant qui gelait les os, la moëlle, le sang et l'esprit des passants. Un froid qui n'avait plus rien à voir avec la température ou la météo, mais qui devenait une sorte de présence abstraite, une hantise, un état mental...

Je croisai mes bras sur mon corps secoué de frissons, mais je ne rentrai pas dans la cabane. Je venais de faire une première observation concrète depuis mon réveil, et je tenais à savourer le moment. Faute de renseignements plus spécifiques, je savais au moins dans quelle ville je me

trouvais. Et c'était une ville que je connaissais, et où je me sentais bien. C'était agréable de se retrouver ainsi, en milieu familial.

Etrangement, je faisais ces observations alors que je n'avais pas encore résolu le mystère de ma propre identité. Mon intuition me dictait ces données indiscutables que mon cerveau confirmait dans un état second. Je ne savais toujours pas qui j'étais, mais je savais fermement où j'étais. Était-ce parce que, même en s'oubliant soi-même, on ne pouvait oublier une ville comme Montréal ? L'explication n'était pas vraiment raisonnable. Certes, Montréal pouvait être une ville inoubliable, mais le problème n'en était pas complètement réglé.

Il me restait donc à déterminer qui j'étais exactement. C'était primordial. A ce stade de mes réflexions, je sus que l'essentiel de mes efforts devait désormais être orienté dans ce sens, jusqu'à ce que j'aie trouvé une réponse. Il fallait surtout éviter la

panique, et chercher méthodiquement et sans emportement une explication claire à cette situation obscure.

Le long hurlement d'une sirène m'arracha à mes pensées en me faisant sursauter. Je me retournai instinctivement vers l'origine de ce sifflement strident, et je vis avec stupeur une forme interminable sortir lentement des ténèbres. Un vacarme organisé accompagnait cette apparition inattendue.

Un train. Un train passait sur ce terrain, à proximité immédiate de la cabane où j'avais recouvré tout à l'heure mes esprits épars. Je me réjouis de remarquer que sur ce point encore mes sens ne m'avaient pas trompé. En fait, il n'y avait qu'une partie de ma conscience qui refusait de se réveiller et, tant que je n'aurais pas réussi à la délivrer de l'obscurité où elle était enterrée, je ne saurais pas qui j'étais.

C'était un long train à marchandises qui avançait à vitesse réduite. Il devait y avoir une gare dans

le coin. Machinalement, je me mis à compter les compartiments. J'eus le temps de compter quarante-sept wagons avant de me rendre enfin compte que je venais de consacrer les dernières quatre minutes et quelques de mon existence à regarder passer un train. Alors que j'ignorais encore mon identité exacte... Je secouai ma tête et pensai que la vie était bizarre, au moment où le train disparaissait dans le noir avec ces cinquante-deux wagons qui venaient d'occuper jusqu'au bout mes pensées agitées.

Le silence retomba autour de moi, dérangé uniquement par la plainte du vent et le sourd bourdonnement de la vie que je voyais s'animer au loin sous les reflets écumants d'un océan de lumières.

De nouveau seul à côté de la cabane disgracieuse, un soudain découragement m'abandonna au froid et à la solitude. Le passage du train semblait avoir accentué mon isolement. Où aller ? Que faire ? Par où

commencer ma quête, pour aboutir éventuellement à la réponse ultime dont dépendait mon existence même ?

Dans tous les cas, ce n'était pas dans cette cabane vide que j'allais trouver ce que je cherchais. Ni dans ce terrain vague traversé de temps en temps par de longs trains bruyants. Il me fallait quitter ces lieux déserts. Comme toute ombre aspire à la clarté, je devais sortir de l'obscurité pour me diriger vers les lumières lointaines.

Mais dans quel sens aller ? D'un côté, je voyais des projecteurs perchés haut dans les airs et qui éclairaient une sorte de stade. J'entendais aussi des voix annonçant des messages confus dans le crépitemment de haut-parleurs enrroués. Ce devait être un terrain de sports, ou une foire, ou encore un hippodrome. Je me dis avec amertume mais non sans humeur qu'étant donné ma chance du moment, il aurait été imprudent d'aller jouer aux courses. Je dirigeai donc mes pas engourdis vers l'autoroute où je voyais couler de

longues traînées de lumières mobiles, blanches dans un sens, rouges dans l'autre. Le vent m'accompagna, brûlant mon visage de ses caresses glaciales qui ressemblaient plutôt à des gifles.

Je marchais lentement, le dos courbé, le cou rentré, les bras désespérément serrés autour de mon corps tremblant. Une mince couche de neige gelée craquait sèchement sous mes pas incertains. On aurait dit que le froid voulait me convaincre de retourner à l'abri dérisoire que je venais de quitter. Si je m'étais écouté à ce moment-là, j'aurais suivi ses conseils pour aller me terrer dans ma cabane comme un animal blessé dans sa grotte, comme un fauve vieillissant dans son antre, comme un homme préhistorique maniaco-dépressif dans sa caverne, pour m'y perdre et m'y oublier définitivement, pour y laisser ma carcasse charnelle tout comme je semblais y avoir laissé sa substance essentielle.

Ces tendances défaitistes me mirent en colère, d'autant plus qu'elles étaient prématurées. Je m'arrêtai, me redressai sur mes jambes que je m'efforçais de maintenir fermes, relevai mon front plissé et affrontai le vent et le désespoir. Je ne savais peut-être pas qui j'étais, mais je savais que je n'étais pas un faible, un mou, un lâche, un lâcheur, un introverti frileux. Je ne faisais que commencer, et déjà je pensais à reculer. J'avais honte de moi-même. Allons, allons, me dis-je d'une voix haute qui me réchauffa, en avant !

Ce disant, j'enfonçai résolument mes mains dans les poches de mon grand manteau, et je repris ma marche inflexible dans le froid et l'obscurité, vers l'espoir et la lumière. Deux secondes plus tard, je m'arrêtais à nouveau. Ma main avait rencontré quelque chose d'imprécis dans ma poche. Je tâtonnai pour être sûr, et ma première impression fut confirmée par cette vérification supplémentaire. Je dus me retenir pour ne pas crier de joie.

L'une de mes poches renfermait
un portefeuille...

